

Le Monde

« QUAND DES HOMMES ONT LAISSÉ TOMBER LEUR FUSIL, IL FAUT BIEN DES FEMMES POUR LE RAMASSER. »

Dans son livre *Lucie Aubrac par Lucie*, qui paraît chez Albin Michel, Pascal Convert éclaire, à travers des archives familiales qu'il a réunies, le destin et la vie de cette figure de la Résistance. De son enfance à ses combats de l'après-guerre, en passant par sa rencontre avec Raymond Samuel, qui deviendra Aubrac

Le récit Lucie Aubrac par Lucie (Albin Michel) regroupe des retranscriptions d'enregistrements et des textes inédits de cette personnalité de la résistance (1912-2007), notamment tirés des archives familiales. Ils ont été réunis et contextualisés par l'écrivain Pascal Convert, déjà auteur de Raymond Aubrac Résister, reconstruire, transmettre (Seuil 2011). Ce nouveau livre retrace toute sa vie : son enfance dans un milieu modeste, son éducation politique entre Jeunesses communistes et pacifisme des Quakers, ses voyages dans l'Allemagne nazie et dans l'Espagne en pleine guerre civile, ses débuts d'enseignante à Strasbourg, sa rencontre avec Raymond Samuel, qui deviendra Aubrac dans la Résistance, ses premiers pas dans «l'armée des ombres» ou ses combats de l'après-guerre, notamment en faveur de la décolonisation et des droits des femmes. Nous en publions ici des extraits.



Lucie Aubrac par Lucie de Pascal Convert
(éd. Albin Michel, 464 p., 25,90 €)

Le Monde / 21 octobre 2026

Document

"Quand des hommes ont laissé tomber leur fusil, il faut bien des femmes pour le ramasser"
/ par Pascal Convert

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com

La Résistance se structure peu à peu. Le noyau dirigeant des mouvements de libération dans le sud de la France, dont fait partie Raymond Aubrac, est essentiellement masculin, tandis que les femmes sont généralement réduites à des rôles subalternes dans l'activité clandestine. Mais Lucie Aubrac n'était pas prête à être assignée à une fonction de comparse.

J'avais mes propres activités. Pour mes camarades, mon nom de Résistance était Catherine, des groupes francs. C'était «un groupe de durs qui ne sont pas des enfants de chœur». [Lucie cite là son livre Ils partiront dans l'ivresse]. J'avais ma petite réputation de fille qui faisait évader les gens par des moyens comme ça, par la séduction, en trichant. Le plus souvent, j'ai repris la méthode que m'avait indiquée Yvon Samuel pour faire évader son frère Raymond du camp de Sarrebourg [Moselle] : grâce à des cachets, j'envoyais les détenus à l'infirmerie, lieu moins surveillé et donc plus facile d'accès. Avec la complicité du médecin de la prison, j'ai tenté de faire évader André Ternet [André Liebherr de son vrai nom] et d'autres camarades communistes de la prison de Saint-Étienne. En 1942. Jean Cavaillès et Christian Pineau [deux cofondateurs du mouvement Libération-Nord], eux, s'étaient fait prendre sur la plage à un moment où ils attendaient un petit bateau qui devait les emmener à un sous-marin britannique. Ils étaient enfermés à la prison militaire de Montpellier.

[Jean] de Lattre de Tassigny qui était gouverneur de Montpellier mais antivichyste et antiallemand, m'a donné une autorisation de visite et je pensais leur proposer de s'évader avec la même technique des cachets qui rendent malade. Ça n'a pas marché. Finalement, la veille du jour où on avait à monter un

nouveau coup pour Cavaillès, il s'était évadé du camp de Saint-Paul-d'Eyjeaux [Haute-Vienne] où il avait été transféré. On l'a retrouvé devant notre maison à Lyon. (...)

En mars 1943, j'ai complètement raté l'évasion de [Serge] Ravanel [de son vrai nom Serge Asher, dirigeant de Libération-Sud à Toulouse] et de Maurice Kriegel [résistant communiste connu sous le pseudo de «Valrimont»] qui avaient été arrêtés lors d'un rendez-vous avec Raymond. Ils avaient inventé une histoire de marché noir. J'avais imaginé une opération commando d'attaque armée à la main du palais de justice. Quand on est en accord avec soi-même, tout devient possible, même des actes en apparence saugrenus, audacieux ou invraisemblables.

Pour moi, comme pour certains de mes camarades, l'engagement ne fut pas seulement limité à l'exécution de tâches ordonnées par des responsables. Nous avons dû décider nous-même de nos objectifs, préparer notre stratégie et trouver les moyens d'en réussir l'aboutissement. Cette progression de la décision à la réalisation ressemble assez au roulement d'un jeu. Quelque chose qui ressemble au jeu du chat et de la souris, à la préparation d'une chasse avec l'affût, les rabatteurs, la perspective d'un beau tableau. Quelquefois, on perd la partie ou on en revient bredouille. Finalement, j'ai réussi à convaincre le procureur [Robert] Ducasse, en charge de l'affaire, de libérer immédiatement mon Raymond en le menaçant de représailles s'il ne s'exécutait pas. Raymond a repris les affaires en main et, avec le soutien de mes copains des groupes francs, il a fait évader les autres camarades.

Il fallait se battre

En août 1943, je me suis fait passer pour un médecin et le groupe franc qui m'accompagnait, tous déguisés en gestapistes, a fait évader Robert Kahn, le frère de Pierre Khn-Farelle qui s'occupait des faux papiers, et trois de ses camarades du pavillon des détenus de l'hôpital de Saint-Etienne. Robert Kahn a été repris quelques jours plus tard et fusillé en 1944. Venant du même milieu populaire que mes camarades des groupes francs, ayant vécu le même militantisme, la distribution de *L'Avant-Garde* devant les usines, j'avais un contact direct plus facile que des jeunes diplômés des grandes écoles ou d'anciens militaires. On se comprenait. On allait dans les mêmes bistrots. Ceux qui ont survécu sont restés des amis, même après la guerre. Je peux parler à n'importe qui, et dire ce que je pense à n'importe qui, très directement, sans inhibition. (...)

Lucie avait conscience des risques encourus par les résistants mais, aux côtés de Raymond dont toute la famille était juive, elle prend très vite la mesure de l'antisémitisme puis de la Shoah.

C'était en janvier 1943. (...) J'allais place des Vosges [à Paris] où je savais trouver gîte et couvert chez une amie d'enfance, institutrice, qui vivait là avec sa mère. Je sonnais au troisième étage. Mme Collin m'ouvrit et me reçut dans la cuisine, la seule pièce chauffée. Une gamine d'une huitaine d'années, les coudes sur la table, tête entre les mains, psalmodiait la table de multiplication des 7. « *C'est Germaine, me dit Mme Collin, elle vit avec nous depuis juillet dernier. Elle est dans l'école de ma fille depuis la rentrée.* » Elle ajouta, souriant à l'enfant : « C'est la fille d'une cousine de province dont le mari est prisonnier. » Dans la pièce voisine, tout en faisant mon lit sur lequel

elle empilait plusieurs couvertures - « *Le poids te tiendra chaud* », dit-elle, elle me raconta comment l'enfant était arrivée chez elle. « *En juillet dernier, rue du Pas-de-la-Mule, j'ai assisté au départ de trois autobus de la SNCF remplis de familles juives que des agents avaient tirées de leurs logements. Incroyable ! Sur le trottoir était parqué un dernier ramassage en attente d'un prochain transport. Je connaissais tout le monde puisque nous vivons dans le même quartier. une femme qui avait servi de remplaçante à la concierge pendant les vacances me fit signe d'approcher. « Emmenez ma petite fille, madame, avec vous elle n'aura pas peur de me quitter. Je ne veux pas qu'elle connaisse ce que je pressens qui nous conduira vers la mort. » L'enfant me pris la main et me suivit à la maison. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir.* » Quand des hommes ont laissé tomber leur fusil, il faut bien des femmes pour le ramasser... Peut-être est-ce parce que les femmes étaient moins formellement engagées dans un mouvement, avec une fonction précise et une responsabilité acceptée qu'elles agissaient spontanément, sans calcul.

J'avais enseigné à Strasbourg. Je connaissais certaines de ces filles juives évacuées qui sont d'abord venues le plus près de Paris. Puis quand les Allemands sont arrivés, elles sont parties en zone Sud et de là aux États-Unis ou à Monaco. Celles qui sont restées sont souvent mortes en déportation. Il y en a une qui était élève au lycée de Lyon, et qui a été arrêtée par Klaus Barbie [1913-1991]. Elle en avait eu marre d'être élève. Il fallait se battre. Elle est entrée dans la MOI [*Main-d'oeuvre immigrée, organisation syndicale*]. Elle a été massacrée par les hommes de Barbie à coups de dynamite et de lance-flammes avec 120 autres au mois de juillet 1944 à Saint-Genis-Laval [Rhône].

Après la guerre, j'ai mis cinq ans pour faire mettre au lycée des Pontonniers [à Strasbourg] une plaque avec son nom, Jeannine Sontag. Au rectorat, on me répondait qu'il n'était pas d'usage qu'il y ait des plaques en hommage aux morts pour la France dans un lycée de jeunes filles. Alors j'ai cherché. Et j'ai retrouvé 31 élèves du lycée qui étaient mortes en déportation. La plupart juives, mortes à Auschwitz. Quelques-unes étaient mariées et mortes avec leur bébé. J'ai demandé à l'école Estienne [*Ecole supérieure des arts et industries graphiques, à Paris*] de faire un tableau avec leurs noms. J'ai pris le train avec ce tableau jusqu'à Strasbourg. Il est maintenant dans l'entrée du lycée des pontonniers avec le nom des 31 filles «*victimes de la barbarie nazie*». J'avais désobéi pendant l'Occupation, je n'allais pas obéir alors que nous avions gagné notre liberté. (...)

Le 21 octobre 1943, Lucie Aubrac monte une opération pour faire libérer Raymond qui avait été arrêté à Caluire, au nord de Lyon, en juin, en même temps que Jean Moulin et d'autres responsables de la Résistance, puis interrogé par Klaus Barbie. Des membres de son groupe franc sont dénoncés et condamnés à mort début 1944. Elle commente une photo prise lors de leur exécution par des miliciens.

Un petit homme brun d'une quarantaine d'années est lié à un poteau pour être fusillé. Il sourit. Je l'ai bien reconnu : Julien, membre de mon groupe franc, il s'appelait Chevailler, il avait cinq enfants. Il avait participé à bien des opérations dangereuses. Je ne les connais pas toutes. Il fut de l'équipe qui attaqua sur un boulevard lyonnais le 21 octobre 43 un camion de la Gestapo et délivra tous les résistants promis à la mort dont Raymond. Attaché au poteau, il sourit parce qu'il se sait vainqueur

devant ces fusils français qui vont l'assassiner. Il sourit parce qu'il meurt de bout et non pas - il avait appris en prison qu'on abattait les résistants comme un chien d'une balle dans la nuque - à genoux dans l'angle d'une cellule. Il avait su aussi que des rafales de mitrailleuses allemandes couchaient par cinquante à la fois des Juifs dans les trous d'obus creusés par les derniers bombardements alliés sur l'aérodrome ennemi [*Lucie Aubrac fait référence aux massacres de Bron, en août 1944*]. Tous ceux-là, abattus ou mitraillés, n'ont pu, même pour eux seuls, accepter courageusement leur mort. Julien, lui, a eu cette chance de montrer son courage à mourir. Il est en accord avec sa morale et son engagement. Attaché à son poteau, les fusils sont braqués, il voit l'appareil photographique prêt à fonctionner. Je suis sûre du sens de son sourire : c'est un sourire de mépris pour les miliciens assassins, de certitude de la valeur du sacrifice de tous ceux qui sont morts dans la pénombre d'une cellule ou en masse devant une fosse déjà ouverte. (...)

En 1943, Lucie, enceinte de son deuxième enfant, et Raymond sont traqués par la Gestapo. Le couple a caché leur fils Jean-Pierre.

Un incident nous a beaucoup affectés sur le moment. On nous a appris que la trace de Jean-Pierre avait été retrouvée par les Allemands et qu'il risquait d'être pris dans la maison d'enfants où il était abrité dans le Vercors. (...) Une équipe de nos camarades des groupes francs est partie le chercher sur les chapeaux de roue et bien armés. La nuit que nous avons passée en attendant des nouvelles du petit garçon a été une de nos pires nuits. Si les Allemands l'avaient pris, nous étions arrivés à la conclusion que notre seule solution pour le sauver était de nous faire disparaître.

L'enfant a été sauvé in extremis. Emmené dans la voiture de nos camarades qui étaient allés le chercher, il s'est installé avec nous dans la clinique du docteur Joie à Pollionnay [Rhône] pour quelques jours. Mais nous ne pouvions pas rester là bien longtemps. Nous avons appris à ce moment que les responsables de la Résistance avaient décidé que nous allions partir pour Londres.

Étant donné la situation dans laquelle je me trouvais vis-à-vis de la Gestapo, je ne pouvais pas rester sur le territoire français et j'étais nommée au poste consacré à Libération-Sud à l'Assemblée consultative d'Alger. C'est à ce titre que nous pouvions partir ensemble avec le petit garçon en Angleterre. Le 7 novembre, on est partis dans une ferme à Pont-de-Vaux [Ain] dans la Bresse avec une vieille Simca à gazogène et un aviateur anglais. En cas de coup dur, je devais simuler un évanouissement, vu mon état de grossesse avancée. L'opération prévue d'enlèvement par un Lysander a échoué et le 11 novembre, ma soeur m'a appris l'arrestation, à Vichy, de son mari Pierre Norgeu pour activités d'espionnage et son emprisonnement à [la prison de] Montluc [à Lyon]. Direction Cuiseaux [Saône-et-Loire] chez un facteur, puis Monceau dans les côtes du Jura, dans la ferme d'un gendarme, M. Roblin, dont j'avais connu la fille à l'école normale en 1931-1932. Il habitait une toute petite maison. Avec sa femme, il nous avait laissé leur chambre et il avait passé la nuit sur le divan. Même les gendarmes étaient passés du côté de la Résistance.

Notre périple s'est achevé le mercredi 8 décembre au château de Villevieux [Jura], chez les trois soeurs Bergerot, Marguerite, Cécile et Marie-Louise. Je me rappelle un grand parc mal entretenu. Une des trois avait été mariée et son mari avait été tué pendant la guerre de 14-18. Les deux autres avaient aussi perdu leurs fiancés pendant cette guerre. Ces trois femmes ont hébergé des dizaines de fugitifs, quelquefois pendant des semaines. Et leur maison était connue de tous. En fait, elles étaient sous la protection des habitants du village. À Villevieux, les dames Bergerot sont devenues une légende. Je me souviens qu'elles avaient un vilain petit chien très vieux, très malade, qu'elles appelaient Maréchal ! «Maréchal, couche-toi là ! Maréchal, tu es dégoûtant ! Maréchal, va-t'en !»

La famille finit par rejoindre Londres le 8 février 1944, quatre jours seulement avant que Lucie accouche de son deuxième enfant et quelques mois avant la Libération.

Le Monde / 21 octobre 2026

Document

"Quand des hommes ont laissé tomber leur fusil, il faut bien des femmes pour le ramasser"

/ par Pascal Convert

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegailard.com